

Lettre de Jean-François de Cossigny à Réaumur

Isle de France, le 24 mars 1755

Reproduction d'une transcription faite dans *Recueil trimestriel de Documents et Travaux inédits pour servir à l'Histoire des Mascareignes françaises*. La dernière de 13 lettres de Cossigny à Réaumur, parue dans le n°4, janvier-mars 1940.

=====
Isle de France le 24^e mars 1755

Monsieur,

L'arrivée de MM. Godeheu, le 25^e may 1754, qui nous surprit parce qu'on nous avoit annoncé qu'ils alloient en droiture dans l'Inde, me procura le double plaisir de les revoir et de recevoir la gracieuse lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 4^e septembre 1753. Ils me la remirent eux-mêmes et je fus très charmé qu'elle me donnât lieu de juger que vous jouissiez d'une bonne santé. Mais, au mois d'aoust suivant, je reçus par *la Paix* une petite lettre de M. Duhamel du Monceau, du 1^{er} de février 1754, qui m'apprenoit que vous aviez été vivement attaqué d'un mouvement de bile ; que cependant vous vous portiez bien quand il m'écrivait. J'attends, Monsieur, avec impatience nos vaisseaux de France pour apprendre par vous-même, comme je le souhaite ardamment, que cette santé n'aura plus été troublée.

De mon côté, depuis que je suis icy, j'ay essuyé deux indispositions. La première, de pure aventure, par un coup des plus violents que je reçus du bord d'un baquet sur l'os de la jambe droite, qui me fit honnêtement souffrir pendant une douzaine de jours, avec apparence de supuration prochaine tant l'inflammation estoit considérable et étendue, mais j'en fus quitte pour de la patience et beaucoup d'ennuy pendant 5 semaines dans ma chambre, la jambe sur un tabouret. La deuxième indisposition me survint à la suite d'un travail immodéré qui me causa un ténesme dont les douleurs estoient bien autrement aiguës que celles que j'avois ressenties à ma jambe. Ma crainte estoit qu'il ne se convertît en flux de sang, maladie assés commune dans ces climats, à laquelle, heureusement, je n'ay jamais esté sujet. Je me tiray d'affaire, mais j'ay esté fort longtems à me rétablir.

MM. Godeheu, pressés de se rendre à Pondichéry avec les secours qu'ils y conduisaient, ne séjournèrent que 11 jours dans cette isle. Trois mois n'auroient pas suffi pour la connoître telle qu'elle est. Cependant ils en virent assés dans ce peu de tems pour juger de la déplorable situation et à quel point cette malheureuse colonie, qui pouroit aisément devenir la plus florissante et la relâche la plus abondante qu'on pût voir, continue à estre mal administrée. Je ne m'étendray pas davantage sur un sujet aussy pitoyable qui devoit couvrir de honte et d'oprobe ceux des membres de la Compagnie qui sacrifient l'Etat et les intérêts de leur propre corps à leur ambition démesurée. MM. Godeheu sont en état d'en rendre en France un compte exact.

Les deux frères se rembarquèrent le 5 de juin, et tous les vaisseaux de l'escadre mirent à la voile. J'accompagnay ces messieurs dans leur bord jusqu'à la grande-rade, où nous nous séparâmes fort contents réciproquement. Jamais il ne fut question que je les suivisse à Pondichéry. J'y aurois esté très inutile. D'ailleurs j'avois trop bien déclaré à la Compagnie, estant à Paris, que je ne me sentois pas propre à battre les mers et qu'ainsi je bornerois ma course à nos isles.

Vous aurés appris que MM. les Commissaires généraux s'accordèrent bientôt à faire une trêve de 18 mois, qui vraysemblablement sera suivie d'une paix solide et durable entre les deux nations respectives. Le commerce de l'Inde a grand besoin de cette paix. C'est dans cette vue que tous les acteurs qui sont actuellement en mer paroîtront dans peu sur la scène. D'une part, le Commissaire Godeheu, et le Gouverneur Général Dupleix ; de l'autre part le Commissaire Sanders et les Gouverneurs de Madras et de Goudelour. Chacun exposera ses raisons et vous apprendrés longtems avant nous le dénoüment de la pièce. Je ne scay plus trop qu'augurer de M. le Marquis Dupleix. Nous

l'avons eu icy en relâche pendant 52 jours¹. Il y a fait la meilleure contenance qu'on puisse faire à mauvais jeu, Il est malheureux pour luy d'avoir une méchante femme née dans l'Inde, vieille inclination qu'il a épousée, qui l'a trop subjugué et qui, soit par la crainte qu'elle luy a inspirée, soit par l'intelligence qu'elle a de l'idiome du país, l'a précipité dans tous les désordres qui sont survenus et qu'elle a suscités par ambition.

Vous devés, Monsieur, avoir reçu, sous le pli de M. le Comte d'Argenson, ma dernière lettre avec un Mémoire sur quelques expériences que j'avois faites autrefois, estant en mer, et que j'ay répétées pendant ma dernière traversée. Je luy adressay aussy une petite caisse pour vous, qui renfermoit différentes bouteilles, entières, brisées, etc. Tout cela, n'aura pas esté ni fort curieux ni fort utile. J'adresse aujourd'huy à ce ministre une autre petite caisse dans laquelle il y a diverses bagatelles en coquillages, le tout assés bien bourré de coton pour ne devoir pas craindre que quelque chose se dérange en balotant dans le voyage.

Il y a dans un coin de cette caisse quelques coquillages que mon fils, revenu de Canton en mars de l'année dernière, me laissa pour vous, avec un branchage auquel tiennent deux écailles d'huître. Je n'ay garde de luy ravir le plaisir qu'il avoit de vous destiner ces bagatelles. Vous trouvères dans la même [caisse] quantité d'autres coquilles fort communes à Bourbon et icy. Il y a quelques coquilles de Vénus, bien blanches, qui me paroissent assés jolies. Il y a la coque ovale d'un poisson qui doit estre peu rare icy et à Bourbon et que je serais bien charmé de trouver et de voir en vie. Il y a bien du travail et de petits trous compassés sur cette coque, et deux ouvertures pour les besoins de l'animal. Je n'en sçay pas le nom. Un noir me l'aporta dernièrement. Vous trouvères aussy une plante marine trouvée icy dans la mer, qu'on baptise chicorée de mer. Toutes ces drôleries augmentent le volume sans augmenter la valeur.

Je remets encore à la même adresse un petit barillet qui contient quelques oiseaux dont votre volière ne sera pas embellie. L'un de ces oiseaux, pris fort jeune, se nomme bœuf parce que lorsque ceux de cette espèce crient, on croiroit que ce sont des bœufs qui mugissent. Cet oiseau vit sur la mer, de poisson, et vient à terre faire son nid et ses petits dans quelque trou d'arbre. S'il n'en trouve pas qui soit propre à cela, il choisit sur le bord de la mer quelque rocher creux où il niche. J'ay vidé celuy-cy de tout ce qu'il avoit de chair dans le ventre, que j'ay bourré de myrrhe, d'alun et de sel. Dans cet état, après avoir cousu avec de la soye l'incision que je luy avois faite, je l'ay fait cuire au four, tout à plat sur une planche, lui ayant bien rempli le gosier et le bec du même ingrédient. Quand il a esté cuit, de crainte que les fourmis qui nous désolent icy, ne s'en emparassent, et quelques autres petits insectes voraces, je l'ay joliment envelopé de bandeletes comme une momie et je l'ay mis dans le barillet. Comme je l'ay eu pendant 8 ou 10 jours en vie, j'ay remarqué que ses yeux se couvroient, quand il vouloit, d'abord d'une membrane fort épaisse, comme tous les oiseaux en ont, je crois. Ensuite, il rapprochoit ses paupières, couvertes d'un côté d'un duvet bien fourni et bien noir, et de l'autre côté d'un duvet gris blanc, de façon qu'on ne se douteroit pas qu'il eût des yeux. Son plumage tigré n'est point laid ; ses petites pâtes en façon de nageoires, armés de trois petits ongles noirs, m'ont paru plus jolies que celles des canards et d'une forme différente.

Ce que vous trouvères de mieux dans le barillet c'est un pigeon hollandois, du moins c'est le nom qu'on donne icy à cette espèce d'oiseau qui tient du pigeon et du perroquet. Celuy-cy est femelle, il ne m'a pas esté possible d'en avoir un mâle, infiniment plus beau. Ces oiseaux, que j'ay vus assés communs dans l'isle il y a 23 ans, sont aujourd'huy fort rares, parce qu'à mesure qu'on a défriché des habitations, coupé les forêts, ils se sont éloignés et se tiennent dans les milieux de l'isle où les noirs marrons les prennent et les mangent. J'ay fait une incision à celuy-cy pour le vuider, et j'ay esté fort surpris de ne luy point trouver de tripes comme il me semble que tous les autres oiseaux en ont, du moins les oiseaux domestiques. Je n'ay tiré de celuy-cy que les deux longs boyaux tout droits venant de la gorge au gézier comme l'oësophage. Je les ay rempli de myrrhe, d'alun, de sel, de tabac râpé, de même que le gézier que j'ay cousu après l'avoir fendu, ou plutôt massacré, pour en arracher un gros noyau des quatre que j'ay tirés d'auprès de la gorge. Vous trouvères cet oësophage, ce gézier et ces quatre noyaux dans différents papiers qui sont dans la boîte aux coquillages. On dit que ce sont des noyaux de tacamacha, d'autres du bois de natte à petites feuilles ; quoy qu'il en soit, il faut que cet

¹ Arrivée de Duplex à l'Isle de France venant de Pondichéry le 25 novembre 1754 sur *le Duc d'Orléans*, et appareillage du même pour la France via Bourbon le 11 janvier 1755.

oiseau ayt le gozier bien large pour avaler un tel noyau, gros si encore par une peau assés épaisse qui l'enveloppe. J'aurois voulu trouver un de ces noyaux à demy digéré. Il faut que ce soit pour cet animal une fort bonne nourriture, car il estoit extrêmement gras, et son gézier ne contenoit absolument que ce noyau qui le remplissoit. Je n'ay point mis cet oiseau dans le four. Je l'ay bien entouré de bandelettes et tenu longtems dans un flacon d'eau de vie où il y avoit de l'alun pilé bien fin, autant de sel, et ni l'un ni l'autre ne s'est dissout. Enfin je l'ay tiré du flacon pour le mettre dans le barrillet.

Dans deux petits cornets de papier qui sont dans la boëtte aux coquilles, il y a dans l'un de deux espèces de fruits et des fragments de feuilles ; dans l'autre des pépins de l'un de ces fruits, trois petits cailloux et deux graines qui n'estoient pas digérées : le tout tiré du jabot et du gézier d'un pigeon ramier. Je ne sçay lequel de ces deux fruits que ces ramiers avalent les rend si pernicieux quand on s'avise d'en manger. Le moins qui en arrive est d'essuyer des convulsions affreuses, bien des gens ayant esté attrappés, surtout autrefois que tout estoit bon. On prétend que ce n'est que pendant un certain tems de l'année, qu'ils trouvent dans les bois de la graine de morelle qu'ils mangent, que ces ramiers sont pernicieux ; qu'on en peut manger en tout autre tems sans danger et qu'ils sont fort délicats. Au moins, sçay-je bien qu'ils sont communément fort gras. L'officier qui me donna celui-cy m'a assuré qu'il avoit esté très incommodé pour en avoir mangé. Il y a une quinzaine de jours qu'il m'en envoya 4 ou 5 par son noir. Je les luy renvoyay ; le noir en fut charmé, parce qu'il les mangea à l'insçu de son maître et n'en fut point incommodé. Cependant, dans cette saison, tout est en graine et en fleur dans les bois, et la morelle, si c'est elle qui leur donne cette dangereuse qualité, ne doit pas manquer.

Les autres oiseaux sont de petits péroquets qui ne sont icy que trop communs. L'espèce en est venue de Madagascar dans des cages d'où plusieurs se sont échapés et ont produit une multitude étonnante de leurs semblables. Dans les premiers tems que j'arrivay icy on ne connoissoit pas dans l'isle ces petits péroquets. Il en est de même des bengalis, qui sont très jolis, et qui sont par milliers dans les bois depuis qu'il s'en est échapé quelques-uns aportés dans des cages.

Vous trouverez un fier caméléon qu'on m'a apporté de la petite isle de Ste-Marie, située un peu au-dessous dans le sud de la baye d'Antongil, Je n'avois point vu de caméléon de cette taille et qui eût une éminence en forme de pointe de chaque côté de la tête.

Vous trouvères un cent pieds assés gros, un petit cheval marin et deux petits poissons à bandes noires. J'avois aussy une belle araignée de mer, dont il ne reste que quelques fragmens dans le baril, et un crabe commun dont les premières pâtes m'ont paru singulièrement faites.

Il y a 18 mois que je tente inutilement de me procurer un Solitaire de l'isle Rodrigue où nous avons un petit poste pour ramasser les tortues de terre que nos corvettes vont chercher. Ceux qui commandent ces corvettes ont bonne envie de m'obliger, de même que le sergent qui est détaché sur cette isle. J'ay promis tout ce que l'on voudrait, soit en eau de vie, soit en piastres, à celui qui m'en aporeroit au moins un en vie. On prétend que de nos chats, qui se sont rendus sauvages dans cette petite isle, ont détruit cette espèce d'oiseau qui n'a que des moignons pour ailes, mais je crois fort que ces chats sont les gens de ce poste qui en ont mangé tout ce qu'ils en ont trouvé, car ils sont très bons. Enfin, on m'entretient dans l'espérance de m'en procurer un qu'on a, dit-on, aperçu.

Je joins icy l'essay dont je crois vous avoir parlé, sur la manière de conserver l'eau douce à la mer. Vous verres, Monsieur, par mon mémoire, où j'en suis et combien je rencontre d'obstacle. J'avois extrêmement compté sur l'exactitude de mon amy M. D'après [de Mannevillette] capitaine du *Montaran*, qui revient de Chine. C'est celui de tous qui m'a le plus mal servi. Il s'est contenté de me dire que mon eau n'avoit pas réussi. Je l'ay prié de faire descendre à terre mon baril pour que j'eusse le plaisir de juger par moy-même de cette eau ; il me le promet: cependant le baril ne vient point. Alors je le prie de donner ordre qu'on le remette à mon domestique et que je l'enverray chercher dans le canot qui m'est affecté. L'ordre est donné, et lorsque j'envoyé prendre ce baril, on me dit que toute l'eau a coulé et le baril est tombé en botte. Cependant M. D'après a passé un moment chez moy. Je n'ay pas voulu lui parler davantage de mon baril, car quel remède à cela ? Je me suis contenté de luy faire voir et goûter de l'eau de Lorient, de mon premier essay, que je garde dans une bouteille depuis que je suis dans l'isle et 5 mois qu'a duré ma traversée. Tout cela fait actuellement 2 ans et 2 mois, moins huit jours. Cette eau est d'une transparence admirable, sans nulle odeur, sans aucun mauvais goût, conservant toujours cette petite couleur citrine. Il en a goûté et l'a trouvée fort bonne. Je luy ay

montré l'eau des deux barils remis sur *la Fièrre*, l'un enfumé, l'autre rincé à l'eau bouillante. Cette eau a séjourné 10 mois dans ce baril et est depuis huit mois dans des phioles. Celle du baril souphré est assés noire, comme je le dis dans mon mémoire ; l'autre ressemble à de l'hydromel. L'une et l'autre n'ont ni mauvais goût ni mauvaise odeur. M.D'après l'a savourée et m'a témoigné en estre très content. Le résultat de tout cela est que, puisque je suis si mal servi du côté de la mer, je vais prendre le parti de faire mes essay chez moy dans de petits barils contenant diférentes doses d'huile de souphre, et tous ces barils que j'auray la satisfaction d'examiner quand je voudray, au bout de certains tems raisonnables, seroient déposés dans des magasins que j'ay dans la dépendance du logement que j'occupe, lesquels magasins ne sont couverts que de simple bardeau, et les quatre murs ne sont que des planches. Là, ils essayeront une chaleur peut-être un peu moins forte que celle de la cale d'un navire. Je leur feray donner du mouvement par mes noirs affin d'imiter imparfaitement les mouvements du vaisseau. Bref, je pourray parvenir à quelque connoissance précise, d'autant mieux qu'il me semble que j'aproche déjà assés du but que je me suis proposé, et je n'auray obligation à aucun marin que toutte autre vue que celle d'estre utile à la patrie mène, du moins pour la plus grande partie. Vous, Monsieur, qui employés si bien et si utilement tous vos moments, voilà une lettre capable par sa longueur de vous en faire perdre quelques-uns, si vous avés la complaisance de la lire. Mais enfin, je suis bien loin de vous et je compte assés sur votre précieuse amitié pour me flatter que vous excuserés ma prolixité.

J'ay fait toutes les tentatives nécessaires pour avoir de Pondichéry des oiseaux qui pendent très adroitement leurs nids à des branches d'arbres affin d'en interdire l'accès aux serpens. L'ami à qui je m'estois adressé pour cela et pour bien d'autres choses, m'a marqué qu'il me donneroit satisfaction avec bien du plaisir, mais qu'il estoit fort occupé à se disposer à partir pour aller prendre le commandement de Kary-Kal et s'y rendre avec toute sa famille et tous ses effets, et qu'une fois débarrassé de ce remunénage il se trouveroit tout aussy bien à portée de me contenter sur ce que j'exigeois de luy. Je voudrais bien que vous eussies parlé de ces oiseaux et de ces nids au commandant Grodeheu. Quand on a, comme il avoit à Pondichéry, l'autorité en main, on est bien promptement servi à souhait en tout ce que le país peut fournir de curieux et d'utile, et d'ailleurs il est fort porté à faire des recherchés.

A l'égard du papillon dont vous me parlés, je crois vous avoir marqué que je n'ay pas la moindre idée de celui de cette espèce. Je doute même que ce soit de moy que vous teniés celui que vous avés. Quoyqu'il en soit, je comprends que, quand on n'est pas soy-même sur les lieux à faire ces sortes de recherches, on obtient rarement dans ce país-cy ce que l'on souhaite, parce que des soins plus pressans y occupent trop un chacun. Je ne vois qu'indolence et éloignement prodigieux pour tout ce qui n'est pas intérêt personnel.

J'ay reçu assés fréquemment des lettres de votre pauvre correspondant. Sa santé n'est ni pis ni mieux qu'elle estoit lorsque j'estois à Besançon. Je compte que le plaisir de revoir sa fille et son gendre luy aura fait éprouver quelque heureuse révolution.

Je dois vous dire, Monsieur, que depuis que je suis icy je n'ay point vu votre thermomètre plus bas qu'à 15° en aoust, septembre et octobre, ni plus haut que 25 en janvier, février et ce mois courant de mars. Il est vray que, se tenant presque sans cessé à ce terme 25, l'effet de la chaleur qu'on éprouve devient plus incommode que si l'on essayoit une bourasque de chaleur passagère, de quelques jours seulement. Il est cependant vray que toutes nos nuits sont icy charmantes par leur fraîcheur ; ce qui n'est pas de même à Pondichéry, où la violente chaleur du jour vous prépare très souvent une nuit encore plus chaude, et si les vents de terre s'en mêlent, comme je les y ay essayés en arrivant, pendant 40 jours de suite, et plusieurs autres fois pendant les 8 et les 15 jours, on ne sçait alors où se mettre pour respirer. Cependant, à tout prendre, ces neiges, ces glaces, ces brouillards hideux de nos climats d'Europe me morfondent quand j'y pense.

Nous n'avons point encore eu d'ouragan cette année. Il est vray que le mois d'avril n'est point passé et que jusqu'au 25^e on ne peut se flater de rien. Nous n'en eumes pas aussy l'année dernière. On remarque qu'ils sont moins fréquens dans ces deux isles. Mais le 9^e et le 10^e janvier dernier, le 14^e et le 15^e de février surtout, nous avons eu icy un violent coup de vent de la bande du Sud à l'Est-Nd.-Est, au lieu que l'ouragan fait toujours sans y manquer le tour du compas et est précédé d'un calme noir qui a par luy-même quelque chose défrayant. Nos deux derniers coups de vent ont esté accompagnés de

pluyes si copieuses que depuis longtems on n'avoit vu nos rivières, ou, pour mieux dire, nos torrens, plus enflés. Il est encor vray que le trait du dernier, celui de février, estoit d'une roideur à faire trembler : qui que soit ne se croyoit en sûreté dans son logement. Il en a coûté bien des maïs, des arbres, des fruits, des cazes renversées, etc.

Je ne puis finir ma lettre sans vous parler, Monsieur, d'un article que je lis dans les Mercurès de France, qui excite vivement ma curiosité. C'est cette quadrature du cercle proposée par M. le chevalier de Causans. Je ne sçay et ne sçauray de longtems quel aura esté le résultat de si magnifiques promesses, au jugement de Messieurs vos confrères de l'Académie. Vous avés la satisfaction de sçavoir ce qui en est. Je serois bien charmé que vous m'en dissiez un mot dans quelqu'une de vos lettres. J'ay estudié dans ma jeunesse, dans la même pension, avec un chevalier de Causans, d'Avignon ou du Comtat, et par cette proximité de patrie, nous estions fort unis. Je ne l'ay jamais revu. J'appris, il y a quelques années, qu'il estoit Commissaire des Guerres et, je crois, Ordonnateur. Je doute que ce soit l'inventeur de la quadrature.

Il est tems que je finisse, en vous souhaitant une santé des plus parfaites et vous assurant du fidelle et respectueux dévoûment avec lequel je ne cesse d'estre, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

COSSIGNY.

* * *